

CB

N.490 | Novembre - Décembre 2016



cinebulletin.ch

DISTRIBUTION NUMÉRIQUE

Les transferts
dématérialisés donnent
naissance à de nouveaux
intermédiaires.

CINÉMA POUR TOUS

Portrait d'Eva Furrer,
fondatrice de Cinedolcevità,
le label qui fait rimer 3^{ème}
âge avec 7^{ème} art.

RÉALITÉ VIRTUELLE

À nouveau médium,
nouveaux enjeux. Faut-il
développer l'audiovisuel
à 360 degrés ?



↑
OS Love
von Luc Gut

Digital Immigrants
von Dennis Stauffer
und Norbert Kottmann
↓



Internationale Kurzfilmtage Winterthur

8. – 13. November 2016



↑
Hypertrain
von Fela Bellotto und
Etienne Kompis

SRG SSR

Per una cinematografia svizzera di successo
Per ina cinematografia da success en Svizra
Pour le succès de la création cinématographique suisse
Für ein erfolgreiches Filmschaffen in der Schweiz

www.srgssr.ch



Des visiteurs du World VR Forum, organisé pour la première fois en 2016 à Crans-Montana.

Inéluctable innovation

Les innovations technologiques bousculent. Elles forcent la branche audiovisuelle à évoluer, rarement sans douleur. Elles s'accompagnent d'hésitations, de marches forcées, de débats, d'aménagements légaux, d'excitations, d'économies, de problèmes techniques. Tout un monde, en somme.

La distribution des films est en train de se dématérialiser, touchant les distributeurs comme les exploitants. La plupart des entreprises ont sauté le pas, certaines attendent de voir comment la technologie évoluera avant de s'équiper. Lorsque les films arrivent dans les salles par le réseau digital plutôt que par la poste, tous se demandent qui va payer les frais. Si l'innovation permet souvent d'économiser, elle génère également de nouveaux coûts, de nouveaux prestataires entrant dans la danse.

A l'autre bout de la chaîne, la réalité elle-même devient virtuelle. Loin de révolutionner le cinéma, les vidéos à 360 degrés se développent comme un médium à part entière. Faut-il investir ? Cette forme a-t-elle un avenir ? Qui s'en saisit ? Si nous n'avons pas encore les réponses, les questions, au moins, sont passionnantes, de l'invention d'un tournage sans le hors-champs à la possibilité de faire entrer le

corps du spectateur dans le film. Dans ce laboratoire qu'est encore la réalité virtuelle, les écoles ont un rôle central, elles testent et tentent, focalisées sur le chemin plutôt que sur le résultat, comme elles le font déjà pour le cinéma.

Dans le raz-de-marée qui transforme les techniques, il est important de n'oublier personne. De la publicité au cinéma, les bonnes histoires restent notre socle partagé, des plus jeunes aux plus âgés d'entre nous. Des programmes dédiés aux aînés, aux heures où ils sortent et que les cinémas sont vides, voilà ce que propose Eva Furrer, elle-même arrivée au cinéma sur le tard. Pour faire rimer troisième âge et septième art.

Pascaline Sordet



« Le jour où j'ai touché
mes premiers droits d'auteur,
j'ai gagné en confiance et réinvesti
l'argent dans l'écriture de
mon nouveau projet de film. »

David Maye

Voyez l'avenir avec confiance.

**Nous nous chargeons de défendre
vos droits et rémunérer vos œuvres.
En Suisse et à l'étranger.**

www.swisscopyright.ch

SSA société
suisse des
auteurs

Gestion de droits d'auteur
pour la scène et l'audiovisuel

Lausanne | T. 021 313 44 55
info@ssa.ch | www.ssa.ch

suissimage

Coopérative suisse pour les droits
d'auteurs d'œuvres audiovisuelles

Berne | T. 031 313 36 36
Lausanne | T. 021 323 59 44
mail@suissimage.ch | www.suissimage.ch

Impressum

Cinébulletin N° 490 / Nov - Déc 2016
Revue suisse des professionnels du cinéma
et de l'audiovisuel

www.cinebulletin.ch
#cinebulletin



Editeur
Association Cinébulletin

Responsable de publication
Lucie Bader
Tél. 079 667 96 37
lucie.bader@cinebulletin.ch

Rédaction (Suisse romande)
Pascaline Sordet
Rue du Général-Dufour 16, 1204 Genève
Tél. 079 665 95 22
pascaline.sordet@cinebulletin.ch

Redaktion (Deutsche Schweiz)
Kathrin Halter
Neugasse 93, 8005 Zürich
Tel. 043 366 89 93
kathrin.halter@cinebulletin.ch

Graphisme
Ramon Valle

Traduction
**Claudine Kallenberger, Kari Sulc,
Nadia Pfeifer**

Correction
Mathias Knauer, Virginie Rossier

Régie publicitaire /
Encarts dans Cinébulletin
Daniela Eichenberger
Tél. 031 313 36 54 (lu, me, je)
inserate@cinebulletin.ch

Abonnements et changements d'adresse
Daniela Eichenberger
Tél. 031 313 36 54 (lu, me, je)
abo@cinebulletin.ch
Abonnements online: www.cinebulletin.ch

Impression
Saint-Paul
Bd de Pérolles 38
Case postale 256
1705 Fribourg

ISSN 1018-2098

Reproduction des textes autorisée unique-
ment avec l'accord de l'éditeur et la citation
de la source.

En couverture

Tournage d'une vidéo à 360 degrés pour
Samsung © Shining Pictures

Sommaire



«Europe, she loves» de Jan Gassman, dans les salles romandes le 30 novembre.

Editorial

Inéluctable innovation / **p. 3**

Transfert dématérialisé

Deux prestataires se disputent
le marché et la branche discute le
partage des coûts / **p. 6**
Interview avec Edna Epelbaum,
exploitante à Bienne / **p. 9**

Histoire du cinéma

Un livre retrace les trente-deux ans
d'histoire de l'association Zürich für
den film / **p. 10**

Réalité virtuelle

Tour d'horizon de la production
360 degrés en Suisse / **p. 12**

Portrait

Eva Furrer, programmatrice / **p. 15**

Le commentaire de l'invité

Jean Perret sur l'avenir des étudiants
en cinéma / **p. 17**

À l'affiche

Les films suisses qui sortent en salle,
en images / **p. 18**

NUMÉRO	DATES DE PARUTION	DÉLAIS PUBLICITÉS
491 Janvier	9 janvier	12 décembre
492 Février / Mars	20 février	30 janvier
493 Avril / Mai	10 avril	20 mars
494 Juin	29 mai	8 mai

Vers un cinéma en flux

Aujourd'hui, les films arrivent généralement dans les salles grâce à une nouvelle technologie : le transfert dématérialisé. Deux prestataires principaux se disputent le marché suisse et la répartition des coûts entre distributeurs et exploitants est encore sujette à discussion.

Par **Kathrin Halter**

Lorsqu'un distributeur veut faire parvenir un film à un cinéma, il n'a plus besoin de la poste. S'il arrive encore que des Digital Cinema Packages (DCP) soient envoyés physiquement sur un disque dur, il est de plus en plus fréquent que les paquets de données, bien sécurisés, parviennent aux exploitants par le biais de réseaux numériques. Diagonalfilm, un laboratoire numérique qui dessert 171 des 257 cinémas en Suisse, est l'un des principaux fournisseurs. La taille des fichiers concernés est énorme : selon les versions, un film peut peser entre 100 et 500 gigabytes.

L'utilisation est simple aussi bien pour les distributeurs que pour les exploitants. Martin Aeschbach, directeur technique de Diagonal, nous montre la procédure à l'occasion d'une visite de l'entreprise à Zurich. Diagonal prépare d'abord le DCP pour le centre de données et l'importe dans le système. Le distributeur peut ensuite se connecter à son compte sur *filmservice.net*, où il trouve une liste des films qu'il distribue avec les versions linguis-

tiques et les sous-titres disponibles, ainsi que les différentes salles de cinéma. Il choisit la combinaison désirée et commande en un clic. Les exploitants ont eux aussi accès, à tout moment, à leurs informations et aux dates de sortie. Après la confirmation de la commande, les données sont automatiquement transmises en un seul envoi au serveur local du cinéma, depuis un centre de données situé à Rümlang. La durée du transfert dépend de la connexion dont dispose le cinéma : entre trente minutes et deux heures pour un réseau en fibre optique, toute en nuit pour une connexion ADSL.

Thomas Jörg, directeur de Diagonal, vante le caractère novateur de cette prestation : aucune autre entreprise ne proposerait un transfert aussi stable, capable de fonctionner même avec une connexion lente. Diagonal dispose d'autres serveurs en plus de celui de Rümlang, afin de garantir une continuité de service si jamais le centre de données devait tomber en panne. Et en cas de défaillance du

côté des cinémas, on envoie simplement un disque dur ou un technicien, cela fait partie du service. Fondée en 2014, l'entreprise zurichoise (dix collaborateurs) a développé son système spécifiquement pour les besoins de la Suisse. Elle a développé les logiciels nécessaires ainsi que les installations correspondantes pour les cinémas ces quatre dernières années.

Le principal concurrent de Diagonalfilm et deuxième fournisseur dans le pays est Gofilex, qui compte parmi ses clients les cinémas Kitag et Arena, les plus grands réseaux en Suisse à côté de Pathé. L'entreprise néerlandaise a des filiales en Finlande, en Allemagne et en Suisse. Pathé, le leader sur le marché, laisse à ses succursales le choix du prestataire, alors que Kitag et Arena encouragent leurs cinémas à collaborer avec Gofilex. Selon Martin Aeschbach de Diagonal, c'est l'avenir de la distribution en Suisse qui est en jeu : « La question est : voulons-nous exporter la base technologique à l'étranger, ou au contraire maintenir en Suisse une solution qui y est née, et conserver ainsi des places de travail ? »

La branche désunie

Lorsqu'on parle avec les distributeurs et les exploitants de salles du transfert dématérialisé et de ses implications en termes de politique commerciale, on constate que la branche est tout sauf unie. Certains privilégient les prestataires suisses et trouvent que le choix devrait revenir aux exploitants, puisque ce sont eux qui paient les frais. Tous ne souhaitent pas être nommés et les questions relatives aux montants précis des coûts restent sans réponse. D'autres ont une approche plus laxiste du problème ou invoquent le libre marché (et ses secrets professionnels).

Les aspects pratiques de l'innovation sont aussi en jeu. Du point de vue d'un distributeur ou d'un exploitant, est-ce sensé et faisable de travailler avec différents systèmes et plusieurs prestataires ? Qu'en est-il des aspects sécuritaires ? Et du coût ? Reste à voir combien de fournisseurs sauront s'établir sur le marché et comment évoluera la technologie. Le seul point sur lequel tous s'accordent, c'est



Les films circulent du distributeur jusqu'à la salle (ici le Houdini à Zurich) via un centre de données.

l'irréversibilité de l'évolution – personne ne souhaite retourner à l'époque où les DCP s'envoyaient par la poste.

Du côté des exploitants

Pour Edi Stöckli, propriétaire des cinémas Arena, la pratique est encore hybride : certains distributeurs envoient les DCP physiquement, d'autres les transfèrent numériquement. Le choix du prestataire revient aux distributeurs. Une part importante du chiffre d'affaires de son réseau provient des majors, les gros distributeurs américains. Le gérant des cinémas Arena, Patrick Tavoli, estime que « c'est un marché libre, chacun peut faire ce qui lui plaît. En plus, les distributeurs restent libres d'envoyer le DCP par la poste s'ils le souhaitent. »

Beat Käsli, directeur des cinémas Arthouse de Zurich, se réjouit de ne jamais avoir rencontré de problèmes avec le transfert dématérialisé, malgré l'absence d'un réseau de fibre optique dans le centre de Zurich, où se trouvent les salles du groupe. En revanche, il déplore de devoir recourir au service pour chaque transfert entre les différents cinémas Arthouse (le groupe n'est pas un multiplexe, mais compte plusieurs salles à travers la ville). « Nous estimons que nous ne devrions pas payer plusieurs fois pour un même film. » Au sujet de la répartition des coûts : « Notre objectif est qu'un jour, les cinémas ne participent plus aux frais de transfert. Les distributeurs ont bénéficié de la forte diminution du coût des copies, les frais de transfert continueront certainement encore de baisser, et la manipulation et la logistique sont devenues bien plus simples. »

Res Kessler, codirecteur de la Neugass Kino AG (Riffraff, Bourbaki et Houdini), souhaite que les distributeurs se mettent d'accord sur un seul fournisseur. Puisque ce sont les distributeurs qui paient le service, ils devraient également pouvoir choisir le prestataire. Ce n'est pourtant pas dans l'intérêt de l'exploitant de s'adapter sans cesse aux nouveaux systèmes et installations. Le problème n'est pas spatial, mais structurel et sécuritaire : un prestataire ne doit pas avoir accès au



Les techniciens de l'entreprise Diagonal, au centre de données de Rümlang.

« L'évolution ira certainement encore plus loin. Le transfert dématérialisé n'est qu'une solution intermédiaire. À l'avenir, les projections se feront probablement en streaming. »

Philipp Dutler, Universal



Tous les cinémas ne sont pas intéressés à travailler avec plusieurs installations.

système informatique du cinéma. Les films sont donc chargés sur un système externe avant d'être copiés sur le système interne du cinéma par un technicien. Que le prestataire soit suisse ou néerlandais est secondaire, à condition qu'il n'y ait pas de lacunes en matière de sécurité.

Du côté des distributeurs

Il en va autrement pour un petit distributeur comme Look Now. La propriétaire Bea

Cuttat attache beaucoup d'importance à collaborer avec un fournisseur local qui connaît bien le milieu suisse, qui est atteignable et en mesure d'offrir une assistance technique dans les langues nationales. Ce sont les coûts qui lui posent problème : les gros distributeurs, qui travaillent souvent avec plus d'une centaine de copies, sont les seuls à profiter du transfert numérique et de la digitalisation en général. Les petits distributeurs comme Look Now n'en tirent pour l'instant aucun profit : « Notre travail a gagné en rapidité, en simplicité et en souplesse, mais nos bénéfices n'ont pas augmenté. » Le transfert numérique revient même plus cher, raison pour laquelle elle continue d'envoyer un DCP physique aux exploitants qui n'acceptent pas de participer aux frais. Elle trouve injuste la revendication des exploitants que la totalité des frais soit prise en charge par les distributeurs, alors que la digitalisation a également permis aux cinémas d'économiser en termes de personnel et d'heures de travail.

Felix Hächler, chez Filmcoopi, continue aussi d'envoyer des disques durs par la poste, lorsque le cinéma refuse de participer aux frais. Selon lui, c'est une question de négociation : 80% des cinémas ont déjà cédé. Il tient beaucoup à la survie d'un fournisseur suisse et n'enverrait certainement pas un DCP aux Pays-

Bas. Mais si une entreprise étrangère avait une filiale en Suisse, pourquoi pas ? Quant au transfert numérique en général, il estime que « c'est l'avenir, et il a commencé hier. Dans deux ans, il n'y aura plus rien d'autre. »

Ce n'est que depuis peu qu'Universal utilise un « Online Delivery », comme l'appelle Philipp Dutler, responsable commercial de l'entreprise. Les tests étant concluants. L'évolution est logique et irréversible - elle ira encore plus loin. Le transfert numérique n'est qu'une solution intermédiaire et à l'avenir, les projections se feront probablement en streaming. Ce ne sera possible que si les réseaux de fibre optique se généralisent, puisqu'actuellement les connexions sont encore trop lentes. Dutler rappelle que les transmissions en direct d'opéras, par exemple, se font déjà en streaming, par satellite ou par fibre optique. Le streaming permettrait d'éviter l'envoi massif de données ; la programmation serait également facilitée. Pour cette raison, certains fournisseurs préfèrent attendre et ne proposent pas de service en ligne. Le transfert numérique ne pose aucun problème de sécurité, en tout cas pas plus qu'un envoi physique, le cinéma n'ayant pas accès au contenu sans le code de déverrouillage fourni par le distributeur.

Texte original: Allemand

..... *simple, souple,*
avantageuse

www.vfa-fpa.ch

vfa **fpa**
vorsorgestiftung film und audiovision
fondation de prévoyance film et audiovision

« C'est un modèle d'avenir »

Edna Epelbaum, exploitante et propriétaire de cinémas, à propos du transfert dématérialisé et du partage des coûts, une question toujours pas réglée.

Propos recueillis par **Kathrin Halter**



« L'expérience montre que le système fonctionne », affirme Edna Epelbaum, exploitante biennoise.

En tant qu'exploitante, quelles ont été vos expériences avec le transfert numérique ?

Nous sommes un des derniers pays d'Europe à n'être pas complètement passés au transfert numérique. Du point de vue technique, il ne fait aucun doute que c'est un modèle d'avenir. L'expérience montre que le système fonctionne, même si la Suisse est loin d'être équipée partout d'un réseau en fibre optique. En revanche, tout n'est pas encore réglé du côté politique, notamment en ce qui concerne la responsabilité et le financement.

Où en est-on aujourd'hui ?

La responsabilité est portée par le distributeur jusqu'à ce que le film se trouve sur notre serveur. Le pouvoir de décision des cinémas se limite au serveur qu'ils installent en cabine. Ce qui nous intéresse, c'est que le film soit livré à temps – en fin de compte cela devrait nous être égal que ce soit grâce aux services de Diagonal, Gofilex, FedEx ou Filmsted.

Vous laissez donc le distributeur choisir quel prestataire fournit le transfert, et vous vous y adaptez ?

Tant que le système fonctionne, que les films sont livrés de manière ponctuelle et

qu'une assistance téléphonique est atteignable en cas de problème, c'est en ordre. Certains exploitants ne veulent pas avoir trop de différents appareils dans leur cabine, et d'autres ont des raisons personnelles de ne pas vouloir collaborer avec n'importe quelle entreprise. Mes cinémas sont ouverts, et nous collaborons avec différents prestataires. Ce serait souhaitable, du point de vue économique, de trouver une solution au niveau de l'ensemble de la Suisse. D'un autre côté, le fait que le marché compte au moins deux fournisseurs n'est pas sans intérêt, parce qu'une fois que nous aurons adopté la livraison numérique, ce sera difficile de retourner à la procédure d'envoi par la poste.

Vous êtes la présidente de l'Association cinématographique suisse (ACS). Le sujet est-il discuté au sein de la branche ?

Il est très vivement discuté ! Des tables rondes ont déjà été consacrées au sujet il y a plusieurs années sur l'initiative de l'ASC et en collaboration avec les distributeurs. Nous voulions éviter que chacun improvise dans son coin. C'est surtout la question du partage des coûts qui n'est toujours pas réglée. La Suisse est le seul pays d'Europe dans lequel les coûts de transport dans les deux sens ont été reportés sur les cinémas, alors que nous payons déjà des frais de location élevés. Il

faudra que ce soit renégocié dans le cadre des nouvelles méthodes.

Vous aimeriez donc que la totalité des frais du transfert numérique soit assumée par les distributeurs ?

C'est le cas dans tous les autres pays d'Europe : les exploitants paient les frais de location du film et ne devraient pas devoir couvrir les frais pour la livraison et le retour du produit, comme c'est le cas aujourd'hui. Certains distributeurs américains suivent le modèle européen et fournissent le transfert gratuitement. D'autres distributeurs ont plus de mal avec cette restructuration.

Pour certains petits distributeurs, cela représente un problème lorsqu'ils doivent envoyer un DCP plusieurs fois, parfois par transfert numérique, parfois par la poste. Alors que les coûts ont fortement baissé pour les gros distributeurs, la numérisation ne s'est pas encore avérée rentable pour les petits...

... Tout est devenu nettement moins cher. La numérisation a permis de faire beaucoup d'économies en termes de temps de travail. Les distributeurs indépendants font eux aussi beaucoup d'économies, par exemple grâce à la possibilité d'utiliser un seul et même DCP pour plusieurs villes. Les cinémas y gagnent donc en temps et en argent.

Edna Epelbaum est une exploitante biennoise, propriétaire de l'Apollo AG avec 28 salles à Bienne (Cinevital AG), Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds (Cinepel SA), Delémont (Cinemont SA) ainsi que les cinémas Quinnie à Bern. Elle est également présidente de l'Association cinématographique suisse (ACS) et siège au conseil d'administration de l'Union internationale des cinémas (UNIC).

Trente-deux ans de lutte pour le cinéma

Un livre retrace l'histoire de l'association Zürich für den Film. Il passe en revue la genèse de la Zürcher Filmstiftung et les luttes qui ont marqué la politique du cinéma de ces quatre dernières décennies.

Par Bettina Spoerri



Table ronde au Filmpodium le 5 novembre 2001. Depuis la gauche: Stina Werenfels, Christoph Schaub, Paul Baumann, P.C. Fueter, Carola Stern, Ruedi Schick, Markus Notter. © Niklaus Stauss

Histoire

L'histoire, en réalité, est inracontable. S'il fallait en faire un scénario susceptible de convaincre une commission de fiction, il faudrait en dégager un fil narratif et réduire à quelques scènes clé la multiplicité des trames. En même temps, réduire leur complexité serait une manipulation. Peut-être une série serait apte à évoquer les discussions qui ont fait rage autour de l'association Zürich für den Film, les efforts déployés à tous les niveaux politiques dans l'intérêt du cinéma, les débats démocratiques, les idées, les propositions, les ruses, les intrigues, les victoires, les craintes, les espoirs et les déceptions de toutes les personnes concernées.

L'historien du cinéma Thomas Schärer a néanmoins accepté de relever le défi quand Zürich für den Film lui a demandé d'écrire un livre retraçant les trente-deux ans de l'association, une histoire étroitement liée à la naissance de la Zürcher Filmstiftung. Il s'est plongé dans les archives privées des membres - anciens et actuels - de l'association et de différents promoteurs culturels, a passé au peigne fin des montagnes de classeurs, de documents et de procès-verbaux de réunions, a récolté, évalué et transcrit quantité de témoignages oraux, optant parfois pour une version au détriment d'une autre. Les animosités qui existent entre certains des protagonistes n'ont pas simplifié les choses. Le résultat de ces recherches est historique-

ment intéressant, il est également pertinent alors qu'une mesure de politique culturelle est actuellement au cœur des débats : l'inscription dans la loi cantonale d'une Fondation pour le cinéma et les médias. Cette entreprise historiographique sous forme de livre offre à l'association Zürich für den Film un regard sur son histoire. Elle donne également un aperçu de la lutte victorieuse qui a débouché sur la création de la Filmstiftung, née de l'initiative d'un cercle de professionnels de la culture qui a su s'imposer sur la scène politique.

Chronologie et portraits

L'ouvrage, édité par l'association Zürich für den Film, présente un tour d'horizon en deux sections bien distinctes. Après une brève introduction, la reconstruction chronologique de l'histoire de l'association ; puis seize portraits de réalisateurs, de politiciens et de promoteurs culturels, suivis d'un bref résumé de l'ensemble par l'auteur. L'historien a conscience de l'impossibilité de raconter l'histoire d'un collectif à partir d'un point de vue unique, la structure le reflète. Le récit de la première partie est donc régulièrement ponctué par des commentaires critiques, par exemple de Valerie Fischer, secrétaire de l'association et productrice. Les portraits enrichissent le tableau d'une multitude de perspectives.

La première partie détaille pourquoi et comment l'association s'est constituée et quels objectifs cette structure ouverte a poursuivis : peser plus lourd, obtenir davantage de reconnaissance et de soutien financier, le tout encouragé par l'initiative (rejetée) du politicien socialiste Franz Schumacher. Thomas Schärer nous emmène par des flyers, des affiches et des photographies à travers l'agitation des années 80, une époque où les protagonistes - dont beaucoup sont encore actifs aujourd'hui - paraissent étonnamment jeunes. Un facteur au moins aussi décisif que l'énergie de cette période charnière a été l'intransigeance d'Alfred Gilgen, éternel conseiller d'Etat et directeur de l'instruction publique, figure honnie des mouvements de protestation contre la discrimination des lieux culturels alternatifs. Les premiers jalons sont posés dès 1984, lorsque Rolf Lyssy - déjà connu grâce aux « Faiseurs de Suisses » - devient le premier président de l'association. Le récit prend quasiment des airs de polar lorsqu'il raconte comment, à force de ruse et de persévérance, Peter Hürlimann (le fondateur de Cinerent) découvre une source financière désormais légendaire, le fonds de



Susanna Tanner et Markus Notter, septembre 2015.

la loterie intercantonale destiné « aux raisons d'intérêt public » - que personne ne connaît vraiment et qui convient merveilleusement pour l'encouragement du cinéma, grâce à la formulation vague de l'intérêt public dont il est question.

Les petites remarques qui font l'histoire

La mobilisation des années suivantes permet l'élaboration d'un plaidoyer pour un accroissement des subventions au cinéma. Enfant de son époque, il adopte des arguments économiques (nombre d'entrées, valeur ajoutée, site économique). Martin Rengel, Isolde Marxer et Andres Brüttsch président l'association, on profite des festivals pour développer les réseaux ; méprisé, le lobbying politique devient une formule gagnante. Dans cette chronique du chemin ardu vers la victoire - l'encouragement du cinéma à Zurich et à la création de la Filmstiftung - ce sont souvent les remarques passagères qui sont les plus évocatrices : la « séparation entre la réunion et le repas du soir », les retardataires ne doivent pas s'attendre à se voir tout récapituler, les politiciens brillent par leur absence dans les moments décisifs, les experts démissionnent pour enfin se consacrer à leur art. Thomas Schärer parvient à rendre compte de l'interpénétration entre l'association et la Filmstiftung, et cela jusqu'à aujourd'hui.

La lecture des portraits permet de se représenter encore plus vivement les discussions au sein de l'association, les sensibilités, le ton des débats, les controverses. L'auteur y donne la parole aux anciens présidents, les réalisateurs Rolf Lyssy, Martin Rengel, Andres Brüttsch et Samir, ainsi qu'au producteur Simon Hesse (on note au passage l'absence des deux présidentes Isolde Marxer et Simone Häberling, qui auraient connu, lit-on, des conditions difficiles, pour différentes raisons - que l'auteur ne commente pas). Trois personnalités extérieures au septième art sont incluses dans l'ouvrage pour leur engagement en faveur de la promotion du cinéma : Susanna Tanner (directrice de la promotion culturelle du canton de Zurich durant dix-sept ans, jusqu'en 2014), le politicien socia-

liste Markus Notter et Daniel Waser (secrétaire général de la Filmstiftung depuis ses débuts). Les choix des autres personnes interviewées ne sont pas toujours évidents. L'engagement au sein de l'association de Christoph Schaub et de Franziska Reck, par exemple, commence très tôt. D'autres, selon Schärer, auraient été choisis pour garantir « une diversité au niveau des âges, des sexes, des domaines d'expérience, et de la mesure de leur engagement au sein de la politique du cinéma ».

Le texte oppose les affirmations et les arguments des uns et des autres sans en discuter les contradictions : le résultat est intéressant, mais parfois peu productif, et, lorsqu'il devient personnel, plutôt regrettable. Les portraits donnent un aperçu kaléidoscopique des altercations entre cinéastes et producteurs, entre partisans de la prudence et du pragmatisme, entre rêveurs et faiseurs. Les dénominateurs communs sont rares. Il est compréhensible, mais décourageant, de constater que d'un côté, on fait peu confiance aux commissions d'experts (en raison du scepticisme à l'égard du système d'intendants), et que de l'autre, personne ne souhaite assumer la responsabilité de siéger. La plupart estime que la meilleure solution serait de recourir à des experts étrangers. Les portraits-entretiens élargissent parfois le propos pour toucher aux questions de genre, des quotas, ou encore des projets transmédia, et évoquent en passant des projets en cours. Dans l'ensemble, on en garde une impression d'instantané d'un paysage hétérogène composé d'une grande diversité d'individus. Et encore le sentiment que certains d'entre eux s'engageront bientôt dans le prochain combat politique, car l'enjeu n'est pas moins que leur propre existence.

Texte original: Allemand

Bettina Spoerri, auteure et critique de cinéma, dirige l'Aargauer Literaturhaus de Lenzburg.

«Kultur, Geld und Interessen. Filmpolitik in Zürich», de Thomas Schärer, éditions Hier und Jetzt, Baden, 2016.



Bande-annonce pour le Zürcher Filmfest de novembre 1999.

Studio pour casting

beni.ch
Heinrichstr. 177 8005 Zürich
beni@beni.ch | 044 271 20 77

Prix de location		
demi-journée	CHF	300.-
toute la journée	CHF	400.-
7 jours	CHF	2'000.-
Tout les prix excl. TVA		

Réalité virtuelle, tour d'horizon à 360 degrés

Alors que le Festival Tous Ecrans a inauguré une section dédiée à la réalité virtuelle, ces vidéos immersives à 360 degrés, où en est-on des projets et des soutiens autour de ce nouveau médium ?

Par **Pascaline Sordet**



Le projet « Ghost House », produit dans le cadre du workshop Digital Ghost Stories de la HEAD, présenté au Festival Tous Ecrans.

La première difficulté est de décrire ce qu'est la réalité virtuelle. « Il faut sortir des comparaisons, même si on manque de mots », affirme d'entrée Emmanuel Cuénod, le directeur du Festival Tous Ecrans, à quelques jours du coup d'envoi. Au lieu de se lancer dans des explications, il dégage un casque blanc, un téléphone portable, des écouteurs, et installe le tout sur ma tête. Je ne sais pas où regarder, assise sur ma chaise à roulettes, pivotant le regard de droite à gauche, entourée de planètes qui flottent autour de moi, comme si j'étais suspendue dans l'espace. Venue du monde réel, j'entends une voix : « C'est bon, tu vois le Petit Prince ? » Je finis par apercevoir le personnage animé, seul sur son astéroïde, découvrant une rose qu'il cherche à faire pousser. Je peux tourner autour de sa planète, me rapprocher, m'éloigner, sauter ou regarder ailleurs, guidée par les sons.

En tant que spectatrice, je suis plongée dans une histoire, pas juste dans un lieu. Le film se déroule en trois dimensions autour de moi, littéralement à 360 degrés. Je suis « dans » le film, une petite révolution. Il y a deux ans déjà, on s'interrogeait : cette nouvelle forme audiovisuelle allait-elle chambouler le cinéma ? Force est de constater que les bouleversements annoncés n'ont pas eu lieu. Pourquoi ? Parce que la réalité virtuelle est un médium en elle-même, et qu'elle n'a pas vocation à remplacer les productions classiques.

Stefan Bircher, de Shining Pictures, explique que si on parle beaucoup de réalité virtuelle ces

derniers temps, en Suisse et dans le monde, c'est avant tout parce que le matériel a évolué : « Nous avons déjà un projet il y a quinze ans, avec dix caméras, en 35 mm. Mais ces dernières années, la technologie s'est améliorée ; avec les GoPro, Youtube et Google Chrome, elle est devenue accessible. » Il est possible aujourd'hui, pour des coûts acceptables, de tourner, monter et diffuser des productions en réalité virtuelle.

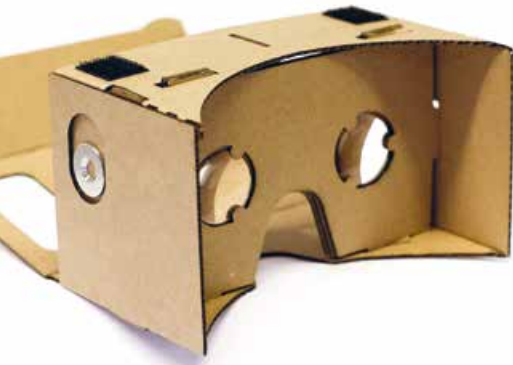
Les prix du matériel continuent de baisser et l'accès au marché s'améliore. A plusieurs marchés, même, parce que la réalité virtuelle est transversale : le jeu vidéo, la publicité, le marketing, la télévision, mais aussi la médecine ou le tourisme sont concernés. Michel Vust, responsable du programme Mobile de Pro Helvetia explique d'ailleurs que « les parcs d'attraction sont été un des grands moteurs de la recherche sur la réalité virtuelle ». Facebook a également annoncé au début du mois d'octobre vouloir faire de la réalité virtuelle la prochaine plateforme informatique majeure.

Et les Suisses ?

Michel Vust pointe l'inventivité des projets helvétiques, dès les balbutiements du médium : « On a tout de suite vu des projets novateurs en Suisse, ça nous a interrogés. Les Suisses ne sont pas souvent les premiers à innover dans le milieu de la culture. » A l'interface de l'innovation technologique et de la création culturelle, ils ont pourtant fait preuve d'une vraie curiosité. MindMaze, société issue de l'EPFL et active dans

les neurosciences, Apellab et ses expériences de réalité virtuelle, Artanim et sa technologie de capture de mouvements sont parmi les start-up suisses dont les projets ont fait le tour du monde. Il s'agit maintenant de « stimuler ce qui fait œuvre en soi et qui n'est pas une redite du cinéma, de la télévision ou du transmédia », précise Emmanuel Cuénod.

La réalité virtuelle a-t-elle le potentiel de s'ancrer dans les habitudes des consommateurs ? Pour Michel Vust de Pro Helvetia, il est tout à fait possible que la réalité virtuelle explose, il y croit, mais également que le souffle retombe, « comme pour la 3D, qui n'a pas généré de révolution créative ». Un écho à la position des publicitaires, qui rappellent que sans bonnes histoires, la réalité virtuelle n'est qu'un effet (*lire p. 14*). Plus nuancé, Emmanuel Cuénod pense que c'est l'immersion au sens large qui est « une tendance durable », pas forcément les productions à 360 degrés actuelles. « Mon intuition, c'est qu'on va assister à la disparition progressive de l'objet. Entre ce qu'est la technologie au moment où elle naît, ce qu'en font les créateurs, et ce qu'elle devient à travers l'usage populaire, il y a trois époques. » Chacune posera son lot de questions : technologiques d'abord, puis artistiques, avec la disparition du hors-champ - « premier grand défi posé aux cinéastes depuis le cinéma sonore », analyse Emmanuel Cuénod -, et enfin éthiques, notamment si elle inclut d'autres sens que la vue. Pourra-t-on un jour faire souffrir un spectateur ?



LA FORMATION À LA POINTE

Les écoles d'art font office de laboratoire d'innovation.

Au moment de parler des Suisses au Festival Tous Ecrans, Emmanuel Cuénod pointe les très beaux projets développés par la HEAD à Genève. Pensés dans le cadre d'un workshop sur les histoires de fantômes, les projets prouvent que les moyens n'ont pas besoin d'être démesurés et que les étudiants sont prêts à se saisir du médium. A travers son master en Media Design, la HEAD s'est positionnée comme un acteur majeur de la formation pour les créateurs. La preuve : les quatre fondateurs d'Apelab en sont tous issus. De l'autre côté de la Sarine, la ZHdK a produit le court-métrage « Gegen die Regeln » avec des étudiants de bachelier, une fiction de huit minutes filmées avec six caméras GoPro, et abrite la seule formation en jeu vidéo en Suisse.

Au-delà de leur mission éducative, les lieux de formation jouent un rôle important dans les évolutions de la technique elle-même. Aux côtés des producteurs de hardware, qui ont intérêt à avoir du contenu, Michel Vust souligne le travail fait par les universités et les écoles d'art qui misent sur le développement : « Birdly », un simulateur de vol d'oiseau, a été développé comme un projet de recherche au sein de la ZHdK, avant de littéralement prendre son envol.

Les choses bougent aussi du côté de la formation continue. Focal vient de créer un nouveau domaine, CrossFOCAL, chapeauté par Nicole Schröder, qui traitera entre autres des questions liées à l'interactivité et à la narration non linéaire. Aucun programme précis n'est encore arrêté, mais l'association prévoit une première manifestation autour de la réalité virtuelle et du film immersif en février prochain.

UNE POLITIQUE PRUDENTE

Quel financement et à travers quels organes ? Les institutions publiques font des tentatives.

« Actuellement, pour un créateur en Suisse, il est difficile d'identifier d'où proviennent les fonds », affirme Emmanuel Cuénod. Il cite l'argent qui provient d'abord des écoles, que ce soit l'EPFL, l'ECAL, la HEAD ou la ZHdK, et précise que du côté de la Confédération, Pro Helvetia est un leader naturel grâce à Mobile, un programme provisoire axé sur l'interaction. Mobile s'est intéressé en premier lieu aux jeux vidéo, avant d'intégrer les livres interactifs, la réalité augmentée, le transmédia et maintenant la réalité virtuelle.

Michel Vust, le responsable du programme est un commentateur enthousiaste de la création digitale : « La réalité virtuelle est une nouvelle promesse, qui excite le milieu des jeux vidéo. C'est un domaine qui cherche toujours la nouveauté, que ce soit en termes de marché ou de technologie, et est prompt à l'intégrer. C'est à l'opposé du milieu de la musique qui fait de la rétention complète. » Au niveau de l'action politique, il se réjouit d'être avec Mobile dans le « premier train de la réalité virtuelle » et, constatant le potentiel des projets suisses, de « chercher à les intégrer dans les offres de soutien ».

Malgré tout, les sommes restent marginales : 400'000 francs pour tous les projets interactifs. Dès 2017, cette politique sera renforcée. « Si le potentiel créatif de la réalité virtuelle se confirme, il faudra voir comment se coordonner, projette Michel Vust. La plupart des institutions sont encore dans une phase attentiste. Même s'il y a de très bons projets, la réalité virtuelle reste une activité marginale pour beaucoup. » Les pouvoirs publics sont donc prudents face à un médium dont le modèle d'affaires reste à inventer.

« Attendre, dans l'innovation, ce n'est jamais une bonne idée », s'exclame Emmanuel Cuénod. Il appelle donc à un investissement massif des pouvoirs publics, « ne serait-ce que par opportunisme politique, parce qu'on a montré que les projets suisses étaient très porteurs ». Il plaide également pour la création de commissions dédiées, composées d'experts internationaux et capables de repérer l'innovation : « Je pense qu'il ne faut pas tout mélanger. Le prototypage, en réalité virtuelle, est très important. C'est comme si, pour faire un film, il fallait inventer la caméra. » Plutôt que de prendre le cinéma pour modèle, « le mode de financement devrait être plus proche de celui de la science, avec des gens qui vont se réunir en se demandant si le projet est intéressant en termes de spéculation ; en regardant le degré de questions qu'il apporte. Dans le cinéma, c'est une catastrophe, dans un dossier, il faut répondre à tout ! »



Caméras GoPro utilisées sur le tournage du court-métrage « Gegen die Regeln », produit par la ZHdK.

RÉALITÉ VIRTUELLE ET PUBLICITÉ

L'interactivité et les technologies permettant l'immersion intéressent le marketing.

Les publicitaires sont confrontés à la même question que les cinéastes : comment raconter ? « Personne n'a encore écrit de vraiment bonnes histoires pour la vidéo à 360 degrés », affirme Stefan Bircher, producteur et propriétaire de Shining Pictures à Zurich. « Il faudrait trouver un moyen de guider le spectateur tout en le laissant faire des choix. Imaginez les millions de possibilités qu'il faudrait tourner... Ce serait extrêmement cher, c'est une histoire sans fin. »

Le coût de ces productions est important et il faut le répercuter chez le client. Or, « pour que l'utilisateur puisse créer une expérience qui lui soit propre, explique Stefan Bircher, il faut produire énormément de matériel que la plupart des gens ne verront que partiellement. C'est frustrant en termes de production et de facturation. Par rapport au résultat final, on dirait qu'il y a une erreur de calcul. » S'il est convaincu par le potentiel commercial des publicités interactives, il est plus réservé par rapport à la vidéo à 360 degrés : « Je n'y crois absolument pas. La 3D était un grand succès, mais c'était juste un effet, c'est intéressant une ou deux fois, mais ça n'ajoute rien à l'histoire. » L'entreprise ne s'est donc pas équipée en matériel, et a refusé de produire en grande quantité, pour ne pas être liée trop fortement à cette technologie.

On touche là à l'autre grand défi : « Une fois qu'un consommateur a vu cinq de ces vidéos, l'élément de surprise disparaît », explique Richy Hafner, producteur chez Polymorph Pictures, interrogé par Swissfilm association. Pour lui, l'expérience est donc centrale : « On peut montrer au spectateur des espaces auxquels il n'a pas accès, comme l'intérieur d'une entreprise ou d'une usine, ou le placer au milieu d'une fosse aux lions. » Ces pistes ont été explorées par exemple par les constructeurs automobiles, pour tester les véhicules, par Cailler pour faire visiter sa fabrique de chocolat en Gruyère ou par les CFF pour entrer dans plusieurs zoos suisses - une campagne dont la première production a fait plus de 100'000 vues sur Facebook.

Le réseau social est un des acteurs majeurs de la diffusion de ces publicités, dont Stefan Bircher détaille le potentiel viral : « sur Internet, il est difficile de savoir qui est le public, mais la probabilité qu'il double ou triple est grande. C'est le contraire de la télévision ou du cinéma, où le temps appartient aux programmes. Sur Internet c'est notre temps, et les canaux sont infinis », d'où l'importance d'offrir des choix.



Shining Pictures en tournage pour Samsung.

OÙ VOIR LES PROJETS ?

Sur YouTube, sans équipement spécifique, par exemple les productions documentaires de la RTS, comme « Gothard 360 » ou « Le goût du risque ».

Avec un casque et un smartphone, Google Cardboard (*photo p. 13*), Samsung VR Gear, via des applications iOS ou Android.

Avec un casque et des manettes, Oculus Rift, HTC Vive, PlayStation VR, pour une expérience proche du jeu vidéo.

En automne au Festival Tous Ecrans, qui présente une sélection de projets internationaux.

Au printemps, au World VR Forum à Crans-Montana, spécifiquement dédié à la réalité virtuelle, dans sa dimension industrielle.

Texte original: Français



Frischer Verleihpartner mit schlanker Struktur bringt ihr Projekt mit Elan in die Schweizer Kinos.

CINEJOY MOVIES GMBH
mail@cinejoymovies.ch
Hauptstrasse 76
Pascal Nussbaum
Frederic Schladeur

cinejoymovies.ch
8637 Laupen ZH
079 642 24 34
078 672 08 15

L'âge du cinéma

Par **Pascaline Sordet**



Eva Furrer

Programmatrice

Il pleut des cordes et il fait gris. Lorsqu'Eva Furrer arrive à Yverdon, elle s'engouffre dans le seul café de la gare, dans les bruits de caisses enregistreuses et de musique pop dans le poste de télévision. De toute façon, elle n'a pas de parapluie. Elle demande un thé chaï, il n'y en a pas. Ce sera un Schweppes citron et un sourire.

Fraîchement libérée de l'association Cine-dolcevità, dont les activités cessent, elle n'est pas prête de ralentir. Présidente de la structure depuis sa création, elle a monté des programmes de cinéma pour les aînés dans dix-sept villes de Suisse, à Bienne avec l'aide de Pro Senectute, puis dans tout le canton à travers leurs canaux de communication. Les cinémas locaux prennent le relais et puisque tout fonctionne bien, son fils lui a suggéré la possibilité d'arrêter. « A 72 ans, je ne veux plus être responsable de toute l'administration. Bien sûr, je pourrais lancer ce projet dans de petites villes où il n'y a rien pour les personnes âgées. Je vais certainement le faire, mais moins. »

N'oublier personne

L'aventure a débuté à la Guilde du film à Bienne, qui fêtera ses 70 ans l'an prochain. Il y a quatre ans, au moment où le comité se renouvelle, une nouvelle génération de cinéphiles prend les rênes du cinéclub. Elle raconte de sa voix douce, en français : « Je suis la plus vieille, ils pourraient tous être mes enfants. Le programme a changé, on ose plus de choses, ce n'est plus seulement un cinéma *feel good*. » Si elle apprécie cette ouverture, la retraitée constate aussi que certains sont laissés de côté. « Je connais des personnes de mon âge ou plus âgées qui ne viennent plus le soir, ou qui ont

arrêté leur abonnement parce qu'elles n'aiment plus les films. Je me suis demandée ce qu'on pouvait faire pour les aînés, surtout ceux qui peuvent encore lire des sous-titres et voir des versions originales. » Le projet Cinedolcevità est né.

Cinéma sur le tard

Libraire de formation, puis documentaliste, Eva Furrer s'est intéressée au septième art dès sa majorité : « J'ai commencé assez tôt à aller au cinéma, à 18 ans j'étais à Paris et j'allais à la Cinémathèque. J'étais fan de films français. Dans les années 60, un film de Claude Lelouch m'a très positivement influencée. Et la langue me plaisait. Déjà à 14 ans, j'avais une amie à Lausanne, on s'écrivait des lettres. » Elle travaille ensuite, à la fin de sa vie professionnelle, avec le pasteur Hans Hodel, comme collaboratrice spécialisée du domaine cinéma auprès des médias réformés à Zurich. Elle voyage, fréquente les festivals de films, participe à de nombreux jurys : « Le cinéma est vraiment devenu ma passion. » Une vocation tardive pour une femme entière et curieuse, qui a œuvré bénévolement pendant près de dix ans, parce qu'elle ne trouvait pas d'emploi qui lui plaisait et ne voulait pas travailler uniquement pour gagner de l'argent.

Son âge au moment d'entrer dans le milieu lui semble être un grand avantage, par la disponibilité qu'il lui offre : « Si je n'avais pas l'âge que j'ai, je n'aurais jamais pu faire tout ce que je fais, comme aller dans les festivals. Il faut soit être plus âgé, soit être sans enfants. » Dans un soupir presque timide, elle avoue qu'elle aurait aimé réaliser des films elle-même : « J'ai encore aujourd'hui une petite boîte remplie d'idées de courts-métrages ». Grand-mère dynamique et

pas du genre à avoir des regrets, elle ajoute : « Je devrais trouver un réalisateur. »

Ne plus perdre de temps

Tandis qu'elle déroule le fil du passé, il est clair qu'elle ne manque pas de projets pour l'avenir. Elle est membre du comité de Cinélibre, l'association faîtière des cinéclubs et même si l'association Cinedolcevità est dissoute, le label reste. Eva Furrer continue son activité de programmatrice pour les villes de Bienne, Soleure, Berne et Thoun. « C'est comme un sucre pour moi, c'est ce que je préfère, je ne veux faire que ça. » Elle connaît sur le bout des doigts les films qui vont plaire à son public, déclinant les ingrédients avec finesse : une fin qui ne soit pas trop triste, mais avec de l'émotion, des films touchants plutôt que des comédies, des courts-métrages, parfois des documentaires, surtout suisses, qui ouvrent sur le monde. Avoir le même âge que les spectateurs l'aide à prendre des décisions. Même si elle souligne son ouverture d'esprit, elle sait ce qui est *zumutbar* - elle glisse le mot en allemand - tolérable.

Au fil de notre conversation, Eva Furrer raconte qu'elle rentre de Zagreb, s'apprête à partir dans le désert, qu'elle n'a pas revu depuis 1968, et relate avec plaisir ses aventures de voyage avec ses enfants. Elle s'amuse : « Je dois faire tout ce que je veux maintenant », ne plus attendre. Passer du temps avec ses petits-enfants, apprendre l'arabe, qu'elle lit et écrit déjà, s'engager avec les réfugiés, agir, toujours. Je lui glisse qu'elle devrait penser à écrire son autobiographie, elle sourit et s'exclame : « Des fois, je me dis que j'ai eu deux vies, trois vies, même. »

Texte original: Français



Stefan Charles sera le nouveau chef de la culture à la SRF dès le 1er janvier 2017. À 49 ans, il prend la succession de Nathalie Wappler, élue par la Mitteldeutscher Rundfunk comme directrice des programmes. Natif de Fribourg, il a commencé sa carrière dans la production musicale et en tant que directeur créatif chez EMI Music à Berlin. Après cela, il a été directeur de Rohstofflager à Zurich, responsable de la production et professeur à la ZHdK. Depuis 2011, il est directeur commercial du Kunstmuseum de Bâle. Sous l'égide de Stefan Charles le musée a fait évoluer sa stratégie et a acquis un nouveau bâtiment. Dans son nouveau rôle en tant que chef de la culture, Stefan Charles sera responsable, entre autres, de Radio SRF 2 Kultur, des productions de fiction, de l'offre documentaire et de la plateforme culture sur Internet. En outre, Stefan Charles prend place au conseil de 3sat.



Bea Cuttat, la distributrice et directrice de Look Now, quitte sa fonction de présidente de l'Association suisse du cinéma d'art (ASCA) après presque vingt années de service. Sa succession sera assurée par deux personnes : Min Li Marti se chargera de la présidence, et la conseillère municipale zurichoise Verte Christina Hug devient la nouvelle secrétaire de l'association. Bea Cuttat reste aux commandes de sa société de distribution, dont le catalogue compte des films d'art et essai internationaux ainsi que de nombreux films suisses, ce qui ne devrait pas changer, malgré des conditions de plus en plus difficiles.



Min Li Marti est la nouvelle présidente de l'Association suisse du cinéma d'art (ASCA). L'éditrice et rédactrice en chef de l'hebdomadaire de gauche *P.S.* a travaillé auparavant comme consultante pour deux agences de communication et a été secrétaire générale adjointe du Parti socialiste suisse. Elle a siégé au Conseil municipal de la Ville de Zurich pendant treize ans, où elle a dirigé la faction socialiste. Elle a été élue au Conseil national en automne 2015. Elle est membre de la Commission de la science, de l'éducation et de la culture. Dans sa nouvelle position au sein de l'ASCA, Marti poursuivra son engagement en faveur du film d'art (notamment des projections en version originale). Elle compte également étudier les retombées de la numérisation et souhaite populariser les films ainsi que les salles d'art et essai auprès du jeune public.



Pierre-Alain Hug est le nouveau directeur du Service cantonal unifié de la culture et du sport à Genève. Il succède à Joëlle Comé, désormais à la tête de l'Institut suisse de Rome. Il a enseigné la politique du sport à l'Université et à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne et conduit de nombreux mandats touchant aux politiques publiques liées au sport, à la culture ou à l'innovation. Dans ce cadre, il a piloté pour le CIO une étude de l'impact des Jeux sur les régions hôtes. Loin d'être uniquement un sportif, il a également de l'expérience dans les milieux culturels. Pour Pro Helvetia, il s'est occupé des programmes d'échanges internationaux et de la coordination des centres culturels suisses à l'étranger. Par ailleurs, il a dirigé le Festival international de bande dessinée de Sierre, celui de Lausanne et le Cully Jazz.

SWISSFILMS

STIFTUNG SWISS FILMS - FONDATION SWISS FILMS - FONDAZIONE SWISS FILMS - SWISS FILMS FOUNDATION

La fondation SWISS FILMS est l'agence pour la promotion internationale du cinéma suisse. A partir du 1^{er} avril 2017, ou à convenir, nous recherchons une personnalité expérimentée pour pourvoir le poste de

Support Manager 80%

Vous connaissez le cinéma suisse et vous êtes à l'aise avec le paysage de la production indigène. Vous possédez de nombreuses années d'expérience dans la branche du cinéma et vous connaissez les festivals et les marchés internationaux. Vous possédez de très bonnes connaissances en anglais, français et allemand et vous comprenez le suisse allemand. Vous êtes à même d'évaluer le potentiel international d'un film.

Plus d'informations sur www.swissfilms.ch. Envoi des candidatures exclusivement par e-mail d'ici au 1^{er} décembre 2016 à l'adresse job@swissfilms.ch.

Filmpromotion

Publicité pour films, cinémas et aux festivals

Affichage culturel sur panneaux, cadres et intérieur. Distribution de flyers très ciblée dans plus de 2'500 cafés, bistrotts, magasins. Publicité efficace sur set de table serviette, et sur rond-de-bière.



diffusion nationale
délais brefs
sympathique



www.filmpromotion.ch Téléphone 044 404 20 20

Non, les écoles ne forment pas trop!

Les étudiants de cinéma HES (1) qui suivent le cursus de formation bachelor, puis pour certains celui du master, entrent-ils dans la ronde de l'audiovisuel, grâce à leurs études? Celles-ci les préparent-elles à vivre une vie après le cycle privilégié et protégé qu'ils ont suivi?

La caractéristique suisse est qu'il n'existe pas d'école de cinéma au sens de formations spécifiques, organisées par départements spécialisés. Le propre des départements cinéma en Suisse, tous inscrits dans des Hautes Ecoles d'art qui réunissent d'autres filières de formation, est qu'ils abordent le cinéma en généralistes. En bref, les étudiants apprennent à faire des films et dès lors à acquérir la maîtrise nécessaire des principaux gestes techniques pour faire éclore leurs sensibilité et besoin d'expression. Si nos étudiants ne sortent pas de leurs cursus BA en tant que monteur, directeur de la photographie ou scénariste, ou encore ingénieur du son (en master, il existe cependant quelques spécialisations), chacun maîtrise par contre l'enregistrement d'images et de sons, la rédaction des textes, des scénarios, le montage et la conception de la postproduction. Le projet dans son inspiration générale est de prendre pied dans le monde d'aujourd'hui et de développer des habilités à y inscrire des récits inspirés, novateurs, lucides, riches en imaginaire. Que leur cinéma témoigne de pratiques de réalisation et de réflexion qui fassent état de leurs responsabilités citoyennes au sein de la circulation tous azimuts des flux audiovisuels.

Certes, mais n'y a-t-il pas trop d'écoles, distribuant de trop nombreux diplômes à des jeunes condamnés pour certains au chômage? Non point, il existe bel et bien une vie après l'école. Il y a des continuités heureuses, des suites harmonieuses aux études, des carrières professionnelles qui s'ouvrent aux diplômées et diplômés, ou mieux dit, qu'ils ouvrent eux-mêmes dans un marché, il convient néanmoins de le préciser, relativement étroit. Mais est-il saturé, alors que l'on regrette souvent le manque de monteuses et de monteurs, de techniciens de différentes compétences et expériences tant en Suisse romande qu'au-delà de nos frontières? Une étude statistique s'imposerait, qui pourrait établir un état des lieux rigoureusement documenté.

Pour l'heure, voici. Christi Puiü présentait «Sieranevada» à Cannes cette année, il est l'un des cinéastes marquant du renouveau du cinéma roumain, et est issu de l'Ecole d'art de Genève. Parmi les cohortes récentes, Basil



da Cunha n'a pas attendu son diplôme pour réaliser des films très tôt repérés par des festivals internationaux et tourne actuellement la 2^{ème} saison d'une série destinée à la télévision. Quant à Sergio Da Costa et Maya Kosa, ils réalisent depuis bientôt dix années des films qui tournent dans des festivals européens. La preuve «Rio Corgo», leur dernier essai tendu entre documentaire et fiction salué dans de nombreuses manifestations et discuté même dans The Hollywood Reporter! Sophie Perrier prépare un long métrage tout en étant engagée dans l'équipe permanente de Fonction Cinéma à Genève. Ulrich Fischer a créé sa propre structure de production aux avant-postes depuis la fin des années 90 de la configuration digitale et interactive d'espaces urbains. Du côté de la télévision, Jean-François Vercasson prépare dix épisodes d'une série en sélection au Festival Tous Ecrans 2016 et destinés au petit écran. Et Alice Riva travailla sur le plateau du dernier film d'un réalisateur ami du département, Apichatpong Weerasethakul, pour le sublime «Cemetery of Splendour», quand Aurélie Mertenat assista Yves Yersin pour son dernier film, «Tableau noir».

D'autres de nos étudiantes et étudiants se spécialisent en qualité de techniciens de toutes conditions ou sont lancés dans des activités de programmation, d'animation socioculturelle, de formations de base dans différentes institutions. Souvent, le Dépar-

tement Cinéma est partenaire des premiers pas hors de ses murs, reste un interlocuteur privilégié, et fait valoir sa position au cœur de la création cinématographique, en lien avec les professionnels, en particulier suisses, fréquemment invités à diriger des ateliers.

D'un point de vue général, les cursus de formation que nous donnons en partage se conçoivent comme une ouverture sur le monde, un lieu de l'essai, des tentatives, des élans, des désirs forcément confrontés aux résistances de tous ordres. Passionnants et nécessaires apprentissages! Il en va d'un humanisme contemporain, d'un temps privilégié, qui ne peut être perdu, dès lors qu'il est vécu à l'aune de valeurs propres à fédérer d'urgence nos consciences et visions afin de prendre date dans la vie contemporaine. Interroger le monde, ses histoires et utopies et apprendre aussi forcément à le prendre à contrepied, à contre-images.

Texte original: Français

(1) Les formations publiques BA et MA en Cinéma sont dispensées en Suisse par les Hautes Ecoles spécialisées de Genève (HEAD), Lausanne (ECAL), Lucerne (HSLU) et Zurich (ZHdK). Le Master HES-SO en Cinéma est dispensé conjointement par l'ECAL et la HEAD.

Jean Perret, responsable du Département cinéma/cinéma du réel de la HEAD, Genève